

ce tas de rochers, Tomaho fixa son choix sur l'un des plus gros et des moins anguleux.

Puis, enlaçant de ses bras nerveux cette pesante masse, il la tira de son alvéole de sable et de pierrailles, et, avec cette force prodigieuse qu'on lui connaît, il la transporta sur le bord de la plateforme.

Sans-Nez n'en était certes pas à s'étonner de l'extraordinaire puissance musculaire de son compagnon, mais il ne put néanmoins tenir une exclamation admirative à la vue du colosse déplaçant et portant un poids sous lequel auraient plié trente hommes,

— Quel tranche-montagne ! fit le Parisien.

— Ce monstre là jonglera avec des mondes, si jamais nous faisons ensemble des voyages interplanétaires.

— Et on parle des Titans :

— Il vaut toute la famille à lui seul !

Sans écouter les réflexions flatteuses de Sans-Nez, le géant revint à la charge, enleva une nouvelle roche et la transporta à côté de la première.

Puis une troisième, une quatrième. . .

— Ah ça ! se disait Sans-Nez en observant tout ce manège, il construit un fort, une citadelle. . .

— C'est de la folie : nous ne serons jamais attaqués dans une position aussi formidable.

Cependant Tomaho continuait à déraciner et à transporter ses rochers.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il s'en trouva vingt de rangés sur le bord de la plateforme.

Alors il se reposa un instant, s'essuya le front et ramassa ses armes et munitions.

Sans-Nez qui ne perlait pas un de ses mouvements, crut comprendre les intentions du géant.

— Que je suis bête ! se dit-il ; j'aurais dû deviner le coup il y a longtemps.

— Mais il faut être de la force du Cacique pour que de pareilles idées vous viennent.

— Il va tout simplement. . .

Un signe d'appel de Tomaho interrompit le Parisien dans ses suppositions.

Sans-Nez s'approcha aussitôt.

— Que mon frère se tienne prêt, lui dit le géant ; nous allons partir.

— Quoi ! comme ça, tout de suite ?

Tomaho s'approcha d'une de ses roches, en montrant les pirates massés derrière leur barricade !

— Quand ils seront écrasés dit-il d'une voix sourde.

Et il poussa le rocher. . .

L'énorme bloc roule et rebondit sur la pente rapide avec un bruit de tonnerre.

Deux, trois, quatre, vingt rochers sont précipités successivement.

Le premier n'a pas encore touché le fond du chemin creux quand le dernier tombe de la plateforme.

C'est un roulement sourd en même temps qu'un fracas épouvantable.

C'est une avalanche, un tremblement de terre, une éruption volcanique,

Il semble que tout s'effondre, que le sol s'affaisse, que la montagne s'abîme.

Ces masses de grès rouge, roulant avec une rapidité foudroyante, brisent les pointes de rochers qu'elles rencontrent, rebondissant, s'entre-choquent et éclatent au milieu de gerbes d'étincelles.

Chaque pierre est une fusée brillante et chaque quartier de roc un fulgurant aérolithe.

Pendant quelques secondes, une lueur étincelante fait pâlir le blanc rayonnement de la lune et éclaire jusqu'au fond l'étroit défilé.

Les pirates sont là, épouvantés à la vue de cet effroyable cataclysme.

Soudain des cris terribles se font entendre :

Cris d'effroi, de douleur et d'agonie !

Les éclats de pierre frappent, contusionnent, déchirent.

Les blocs écrasent, broient, assomment.

Les bandits de John Huggs fuient éperdus.

Quelques-uns paraissent braver l'avalanche, mais leurs genoux tremblent et c'est la terreur qui les paralyse.

Les blessés poussent des cris déchirants, tandis que les agonisants, enfouis sous des monceaux de terre, de sable et de débris de rochers, ne laissent échapper que de sourds gémissements.

Du haut de leur plate-forme, Tomaho et Sans-Nez pouvaient à peine juger des résultats de cette sanglante exécution.

Quand pourtant ils entendirent les cris éclatés et les plaintes des mourants : quand ils n'aperçurent plus que quelques ombres où ils avaient vu l'épais groupe de pirates cachés derrière la barricade, ils ne purent douter de la victoire.

— Voilà ce qui s'appelle un bombardement ! dit Sans-Nez en exécutant avec ses doigts un joyeux roulement de castagnettes.

— Il y en a au moins la moitié d'écrasés !

— Quel feu d'artifice !

— Jamais je ne me serais attendu à assister à pareille fête.

— Quel vacarme.

— Je crois bien que tous les projectiles ont porté !

Tomaho était assurément enchanté de son succès, mais il conservait son calme imperturbable.

— Nous nous livrerons à la joie quand nous serons hors de danger, dit-il gravement.

— Il faut songer à passer la barricade et à rejoindre la caravane.

— Partons !

Et il ajouta en se baissant jusqu'à terre :

— Que mon frère monte sur mon dos !

Sans-Nez se mit à califourchon sur les épaules du géant en disant :

— Comme ça je suis très bien, et tu paraîtras encore plus grand.

— Je suis sûr que si nous nous promenions comme ça le soir dans Paris, on croirait que la colonne Vendôme a lâché son socle.

Sans prêter la moindre attention aux saillies du Parisien, Tomaho se mit en devoir de descendre.

Il suivit à peu près le chemin qu'il avait pris pour monter, sautant d'une roche à l'autre, se laissant glisser le long de quelque paroi trop haute, enjambant les crevasse.

Sans-Nez n'était pas absolument à son aise, grâce à ce violent exercice : mais il ne laissait échapper aucune plainte : il se gardait même de parler, car il s'était dit :

— Si j'ai la langue entre les dents au moment où le Cacique sautera par dessus un obstacle, je me la coupe net.

Tout à cette crainte, le Parisien gardait donc un silence absolu.

Enfin le géant tomba dans le chemin creux au milieu d'un groupe de fuyards.

A cette apparition, les pirates furent pris d'une nouvelle panique.

Ils s'enfuirent en hurlant d'épouvante.

Quelques-uns tombèrent à genoux et se signèrent.

Ils prenaient nos deux compagnons superposés pour quelque monstre vomé par l'enfer.

Et certes, bien d'autres auraient frémi à l'aspect du géant augmenté du torse de Sans-Nez.

Tomaho s'avança avec une tranquillité parfaite dans la direction de la barricade.

Tout fuyait devant lui, tout tremblait sur son passage.

Pas un pirate ne songea à lui tirer un coup

de fusil. La plupart avaient d'ailleurs jeté leurs armes pour se sauver plus vite de l'avalanche de rochers.

Le géant, marchant d'un pas ferme au milieu des morts, des blessés et des débris qui jonchaient le chemin, arriva enfin à la barricade.

Là il fut pris d'une idée subite.

Sans faire descendre Sans-Nez, il empoigna les deux canons l'un après l'autre et les renversa violemment sur leurs affûts qu'il brisa.

Puis, une pièce sous chaque bras, il franchit lestement la construction en pierres sèches élevée par les bandits s'éloigna rapidement.

Une demi-heure plus tard, nos compagnons rejoignaient la caravane.

Ils se rendirent immédiatement à la tente du comte de Lineourt.

Sans-Nez lui signala la présence de la nombreuse bande de John Huggs, lui raconta comment ils s'étaient tirés d'affaire grâce à Tomaho, et termina en disant :

— Commandant, je proclame que le Cacique a bien mérité de la caravane ; et je me propose, à la première occasion, de lui faire voter des remerciements solennels.

— En attendant, merci, mon brave Tomaho ! dit le comte en pressant la main du géant.

Et s'adressant à Sans-Nez :

— Ce que je ne conçois pas, dit-il, c'est que nous n'ayons aperçu ni l'ombre ni la trace d'un pirate de ce côté.

Ils sont arrivés par cette chaîne de hautes collines qui relie la montagne du Nid-de-l'Aigle à ce pic dont on aperçoit le sommet d'ici.

— A première vue, on croirait qu'il n'y a aucun chemin praticable dans ces collines, mais il n'y a plus à en douter.

— En effet, répondit M. de Lineourt.

Et pensif, préoccupé, sombre, il rentra sous sa tente.

Ainsi que l'avait supposé Grand-moreau, John Huggs battit en retraite, se replia momentanément, mais ne se retira pas.

Le chef des pirates n'était pas homme à abandonner une partie engagée depuis si longtemps, partie dont il paraissait connaître l'incalculable enjeu et qu'il voulait gagner à tout prix.

Certes il avait hâte d'en finir ; mais, pour s'assurer la victoire finale et décisive, il lui fallait ménager la vie de ses bandits et ne pas les exposer inutilement aux coups de carabine des trappeurs.

En voyant le câble coupé et ses hommes précipités dans l'abîme, John Huggs s'était immédiatement jeté avec sa troupe derrière une longue bande de rochers.

Là il se trouvait parfaitement à l'abri et pouvait communiquer avec le gros de sa troupe sans être vu par les trappeurs.

Une fois derrière le rempart de rochers, John Huggs s'approcha de la Couleuvre.

Il était visiblement irrité.

— Un joli début ! dit-il sur un ton de reproche.

— Grâce à vos renseignements, à vos combinaisons que j'ai eu tort d'écouter, nous perdons vingt de nos meilleurs soldats.

Le lepero jeta un furtif regard sur le capitaine, puis, détournant aussitôt les yeux, il répliqua :

— Vous étiez libre d'agir sans moi.

— Vous l'êtes encore.

— Prononcez un mot et je vous quitte.

— Non, non ! s'empressa de dire le capitaine avec sa fausse bonhomie de Yankee.

— Vous êtes un précieux compagnon, et je ne serais pas assez sot pour me priver de votre concours au moment où il peut m'être le plus utile.